

ti ne différant en rien des tyrannies traditionnelles de l'histoire, si ce n'est, qu'au lieu d'être la tyrannie d'un homme, c'était la tyrannie d'une classe spéciale, qui se qualifie elle-même " le peuple ".

Si la République avait été réellement aussi radicale et aussi tyrannique que ses proclamations et ses étroitesse pourraient le donner à penser, la France ne serait pas aussi prospère et aussi saine qu'elle paraît être. La République après tout, est profondément française, étant un système très logique. C'est un système nouveau et partant elle est en conflit avec un minimum de faits contradictoires ; néanmoins ces faits existent, entre autres et principalement les traditions issues des régimes antérieurs. Et d'après la manière indiquée, plus haut, elle tente de les ignorer ou de les supprimer. Elle n'est pas conciliante. Elle veut imposer ses principes par la force de l'assertion ou celle de la loi. Ces principes sont ceux de l'extrême démocratie théorique et autant qu'un étranger peut le comprendre, ils sont très différents des principes démocratiques américains.

En pratique, la démocratie américaine a toujours prétendu que l'État devait tenir ses pouvoirs du consentement de ceux qu'il gouverne. Elle a maintenu plutôt qu'affaibli, les traditions de son système constitutionnel. Elle n'a pas essayé la tyrannie d'une classe. C'est un gouvernement pour le bien commun par l'assentiment de tous.

La Démocratie en France est aussi un gouvernement pour le bien commun, mais l'assentiment de tous est certainement subordonné. Il semblerait en théorie au moins que c'est un système de gouvernement dans l'intérêt des masses populaires considérées comme distinctes des classes élevées. Elle a condamné violemment les classes privilégiées de l'ancien régime, et elle semble maintenant vouloir tout faire pour créer une sorte de privilège en faveur des basses classes.

Comme question de fait, cette ambition ne paraît pas s'être réalisée, car les classes supérieures ont vigoureusement persisté en France ; et cette suprématie arbitraire des basses classes semble aussi loin que jamais.

Il n'en est pas moins curieux de

constater par quels moyens les avocats de cette doctrine d'égalité contredite par l'observation scientifique, la loi divine et l'expérience humaine, cherchent parfois à faire prévaloir leurs théories.

L'anecdote suivante fut racontée à M. Barrett Wendell, par un professeur d'enseignement secondaire. Il faisait passer des examens d'histoire de France à des " boursiers ". Aussi longtemps qu'il les interrogea sur les époques qui précéderent la Révolution, ces jeunes gens firent preuve d'une ignorance crasse, totale ; ils confondirent les rois, les reines, les cardinaux, les poètes, les guerres et les rebellions ; la seule chose qui paraissait être claire dans leur esprit fut, que durant ces diverses périodes, la France avait végété dans un indescriptible chaos. Il les interrogea alors sur la Révolution : les voiles se déchirèrent, plus rien ne leur était étranger, les faits les plus insignifiants, les héros les plus obscurs leur étaient familiers.

Ce cas peut être unique ; il indique cependant à quel point les apôtres de la Démocratie sont anxieux de n'apprendre aux enfants ignorants que la doctrine, les légendes et les pieuses histoires des Droits de l'homme. Leur sincérité philanthropique peut être digne de respect, c'est probablement un effort consciencieux pour diriger les enfants vers la justice. Il n'en est pas, moins vrai qu'un enseignement historique qui néglige des siècles entiers, rejette délibérément un inappréciable trésor de tradition et de gloire nationale. Et cette manière de voir, quelque pures qu'en soient les intentions, fait un tort plus grand encore à la nation ; elle tendrait à rejeter en dehors des fonctions publiques, tous ceux pour lesquels la tradition ancienne aurait une valeur égale ou supérieure à la tradition révolutionnaire.

Pour qui connaît ceux qui détiennent actuellement le pouvoir en France, si doctrinaires et tyranniques qu'ils soient parfois, ils n'en sont pas moins des hommes de sérieux dessein, d'intelligence alerte, de dignité morale ; mais leurs adversaires le sont tout autant.

Que cette politique de défiance ait été justifiable alors que la République n'était pas encore solidement établie ; c'est possible ; mais il sem-

ble que maintenant, une sympathie plus magnanime, une confiance plus grande, seraient compatibles avec l'habileté politique tout autant qu'elles le seraient avec la générosité.

La France semble être encore un pays d'antagonismes irréconciliables mais l'auteur croit qu'à l'heure actuelle cette réconciliation n'est plus inconcevable.

Il y a, en effet, des symptômes qui feraient penser que les Français commencent à mieux saisir la situation et à se rendre mutuellement justice.

M. Barrett Wendell durant son séjour, avait écrit sur divers sujets dans différentes revues. L'un de ses articles traitait de la Démocratie telle que les Américains la comprennent.

Un soir, il se trouva dîner dans un hôtel de province à la même table qu'un groupe de jeunes professeurs français qui ne le connaissaient pas. Ils discutèrent cet article, et se demandaient entre eux si l'opinion de M. Barrett Wendell—qu'aucune vraie et viable démocratie ne peut co-exister avec un malentendu persistant entre les classes sociales—n'était pas de nature à jeter un peu de clarté sur les dissensions actuelles de la France. La démocratie américaine avait fait preuve d'une endurance supérieure à celle montrée jusqu'à présent par la Démocratie Française. Cette dernière avait toujours professé d'une intolérante méfiance à l'égard de la vieille classe privilégiée : la noblesse. Eux-mêmes avaient suivi cette ligne de conduite parce qu'aucune autre ne leur avait paru possible. Était-il concevable qu'ils se soient trompés, et que la nation française ne puisse être complète à moins qu'elle ne consentisse à compter comme partie intégrante d'elle-même cette noblesse qui, après tout, était aussi française qu'aucun d'eux ? Ils commençaient à entrevoir qu'aucun gouvernement national ne peut être stable, s'il n'embrasse pas la totalité des traditions profondément enracinées au cœur du pays.

En Angleterre, par exemple, vous trouvez à Londres des statues de Charles I et de Cromwell ; et l'Angleterre ne serait pas ce qu'elle est si aucun parti de quelque importance désirait renverser les unes ou les autres.

En Amérique, des monuments ont